

DOSSIER SPECTACLE

Phèdre et autres grecques

Cycle Polyptyque Escalante
Escale #4

Compagnie Les Trois-Huit

Jeudi 9 février à 20h30 et vendredi 10 février à 14h
Au Théâtre

Durée : 1h50

Contact scolaires :
Marie-Line Lachassagne
04 74 50 40 06
ml.lachassagne@theatre-bourg.com

EPCC Théâtre de Bourg-en-Bresse
11 place de la Grenette BP 146 01004 Bourg-en-Bresse cedex
(entrée du Théâtre : Esplanade de la Comédie)

Le spectacle

«En assimilant les références qui lui ont donné naissance, Phèdre et autres grecques réinvente, avec fraîcheur, des histoires qui appartiennent à tous. Cette nouvelle histoire de femmes passionnées va de la genèse à l'apocalypse de l'amour. L'initiation sexuelle, la transgression, le délire amoureux, la perte et l'abandon – douloureux héritage des amours passionnelles- acquièrent des airs de nouveauté. Les textes de Ximena Escalante s'inscrivent dans les mythologies dont nous héritons et quand elle détourne et fusille la tradition, elle le fait avec humour. Quoi qu'il en soit, Phèdre... est une trouvaille.

Cette œuvre est celle de femmes passionnées et d'hommes qui désaccordent les dispositifs de l'inconsolabilité. Depuis le commencement les personnages savent dans quoi ils sont, à quoi ils jouent, comment se tisse l'entrelacs absurde des destinées humaines.

Et pourtant, on rit. Une autre histoire de Grecques où l'on rit. Savoir et comprendre ouvrent les portes de l'humour, structure aérienne, piège de l'intelligence. Car, comme nous le disons, nous autres Grecs et Grecques du Mexique : « ce qui a été dansé, personne ne peut nous le retirer ».

David Olguin

Extrait de «Une Histoire de Grecques». Né à Mexico, David Olguin est auteur d'essais, de romans, d'une dizaine de pièces de théâtre, traducteur (il est le traducteur, entre autres, des pièces d'Enzo Cormann au Mexique), metteur en scène et éditeur.

Le Polyptyque Escalante

Dans les murs du NTH8 ont été créées 3 pièces de Ximena Escalante, et une s'y prépare encore. J'ai embarqué dans cette grande aventure une vingtaine de membres d'équipage, scénographes, comédiens, créateurs lumière et son, costumiers, techniciens... Destination : le Polyptyque Escalante, qui permettra au public de découvrir les 4 pièces, chacune vivant sa propre vie, le polyptyque nous en révélant une nouvelle, plus secrète, dans la juxtaposition de leur singularité. D'où le choix du mot, mystérieux, qui se réfère à la peinture, et récemment, à ma découverte éblouie des grands «polyptyques» de Soulages.

Tout au long de ce voyage, l'équipage a eu besoin d'«escales», il a livré à chaque fois la pièce explorée, traversée, découverte, il s'est nourri du regard du public, il y a puisé de nouvelles forces et il est reparti pour sa nouvelle étape, libéré de la peur de s'égarer en chemin....

Sylvie Mongin-Algan

Escale n.f. Temps d'arrêt passé en un endroit, action de s'y ravitailler, d'y débarquer ou d'embarquer.

Polyptyque n.m. Ensemble pictural, (et parfois, sculptural) formé de plusieurs panneaux unis par des éléments de menuiserie.

Polyptyque Escalante :
Escale #1 *Moi aussi je veux un prophète*
Escale #2 *Electre se réveille*
Escale #3 *Andromaca Real*
Escale #4 *Phèdre et autres grecques*

Distribution

Texte *Ximena Escalante*

Traduction *Philippe Eustachon*

Éditions «Le Miroir qui fume»

Mise en scène *Sylvie Mongin-Algan*

Assistant à la mise en scène *Sébastien Valignat*

Avec *Vincent Bady, Etienne Gaudillère, Elodie Grumelart, Abdelslam Laroussi Rouibate, Nicole Mersey, Marion Lechevallier, Jonathan Peronny, Elsa Rocher, Florian Santos.*

Projet scénographie *Yoann Tivoli*

Création lumière *Yoann Tivoli*

Création sonore *Clément Vercelletto et Marie Nachury*

Création costumes *Clara Ognibene*

Personnages

PHEDRE, dix ans / quatorze ans / trente-cinq ans

TIRESIAS, un vieux mendiant, aveugle

LA NOUNOU DE PHEDRE, une vieille

THESEE, vingt-deux ans / vingt-six ans

ARIANE, seize ans / vingt ans / trente-cinq ans

L'ANIMATEUR, un homme cruel

MEDUSE

PILI et TERE, deux sirènes

PASIPHAË, mère de Phèdre et d'Ariane

MINOTAURE, frère de Phèdre et d'Ariane

BACCHUS, prétendant d'Ariane

L'HOMME ELEGANT

LA MERE

LA FILLETTE, dix ans

L'HOMME, individu d'âge indéfini

CHOEUR DE SOLITAIRES, hommes et femmes, clients

HIPPOLYTE, vingt-cinq ans

L'AMIE DE PHEDRE

EUROPE, grand-mère de Phèdre

LA PROSTITUEE

LE CLIENT, un homme désespéré

MOIRA, une femme très bien vêtue, d'âge indéfini

Au commencement

En 2005, nous avons mené au NTH8 un immense chantier sur «Dix Phèdre» d'Euripide à nos jours. J'ai alors découvert l'écriture de l'auteure mexicaine Ximena Escalante, et je m'étais passionnée pour sa «Phèdre et autres grecques», seule œuvre non-européenne de ce «décatalogue». Ximena Escalante et moi avons fait connaissance en mars 2009 au Salon du Livre, dont nous étions les invitées à l'occasion d'une rencontre autour de son écriture et de la mise en théâtre que j'en avais proposée, puis nous nous sommes revues chez elle à Mexico à l'occasion d'un voyage organisé par l'ex-Culturesfrance, devenu aujourd'hui Institut Français. L'évidente similitude de notre questionnement théâtral, notre interrogation

parallèle des grandes figures mythiques qui nous fondent, m'ont engagée à poursuivre l'aventure en sa compagnie.

Sylvie Mongin-Algan

Ximena Escalante, auteure

Née à Mexico. Figure de proue du théâtre mexicain, Ximena Escalante explore le labryrinthe des sentiments. Son écriture se situe au croisement du réel et de l'onirisme, du mythe et de la modernité. Dans un style dépouillé, rythmé et corrosif, elle utilise les figures d'héroïnes et de héros universels pour évoquer la société contemporaine mexicaine. Pas d'analyse psychologique, mais des situations où les femmes vivent la violence du désir, l'abus de pouvoir, la peur, la haine, la jalousie, le passage de l'enfance à l'âge adulte, la difficulté d'être, d'aimer. Les luttes auxquelles se confrontent ses personnages sont universelles et les font sortir du mythe pour se ranger à nos côtés, aujourd'hui. Toutes ses pièces ont été créées au Mexique. Ximena Escalante travaille également comme scénariste, enseignante et critique de théâtre.

Sylvie Mongin-Algan, metteuse en scène

D'abord comédienne sous la direction de Robert Gironès, Roger Planchon, Jean-Pierre Vincent, Bruno Boeglin... elle est assistante à la mise en scène de Robert Gironès, de Louis Erlo avant de passer elle-même à la mise en scène. Elle participe à la création du Léopard Dramatique à Lyon, et y met en scène ses premiers spectacles, avant de créer en 1987, sa propre compagnie et d'être en résidence au Théâtre de la Renaissance de 1988 à 1991.

Elle y met en scène «Le chien du jardinier» de Lope de Vega, «Le journal d'un vieux fou» de Tanizaki, «La condition des soies» d'Annie Zakek, «Le chandelier» d'Alfred de Musset, «Pardaillan» de Vincent Bady, d'après Michel Zevaco.

En 1991, la compagnie change de nom pour devenir «les Trois-Huit, compagnie de théâtre», collectif d'artistes constitué avec Vincent Bady, Anne de Boissy, Valérie Leroux, Guy Naigeon et Gilles Pastor.

Depuis Sylvie Mongin-Algan a mis en scène «Le Livre de Christophe Colomb» de Paul Claudel, «Le journal de Georges» de Vincent Bady, «Le Roi de la valse» d'Annie Zadek, «Le songe d'une nuit d'été» de William Shakespeare, «Le Parc» de Botho Strass, «Amour pour amour» de William Congreve, «Horace» de Pierre Corneille, «Annaba» de Valérie Leroux et Michel Paulet, «Le jeu de l'amour et du hasard» de Marivaux, «Caraïbes, théâtre marron» d'après R. Confiant, E. Glissant, P. Chamoiseau, A. Césaire, «Les Incendiaires» de Vincent Bady, «Fuente Ovejuna» d'après Lope de Vega, «Le boxeur pacifique» de Jean-Yves Picq, «Lysistrata» d'après Aristophane, «Thrène» de Patrick Kermann.

En 2003, les Trois-Huit sont missionnés à la création d'un nouveau théâtre à Lyon : le NTH8 (Nouveau théâtre du 8e). Sylvie Mongin-Algan a mis en scène depuis : «Les Cris» de Christina Mirjol, «Dix Phèdre» (Euripide, Sénèque, Garnier, Racine, Gide, Ritsos, Tsvetaeva, Enquist, Kane, Escalante, Durif), «Lambeaux» de Charles Juliet, «Comme il vous plaira» de W. Shakespeare, «Notre Cerisaie» d'après A. Tchekhov, «Je suis toute décousue» d'Olivier Mouginot, «OEdipe Stories»...

Extrait

«*Ma fin. Cela me plairait. Une fin pour couper net avec tout passé, tout présent, tout futur. Etre au point zéro, sans héritage devant ou derrière. Sans grand-mère, sans mère, sans sœur, sans enfants. Sans ce sang qui va et vient. Parce que le sang de la famille est l'ennemi souverain de tous. Il circule. Il passe de corps en corps. Il entraîne avec les habitudes, les sentiments et les erreurs. Il contamine tout. La moindre chose, le moindre secret. Ce que je donnerai pour ne pas avoir de sang, ni le mien, ni celui de personne. Ne rien avoir hérité de personne.*»

Entretien

La question du théâtre mexicain

Ximena Escalante

Rencontre avec l'écrivain et metteur en scène mexicaine Ximena Escalante, entre silence et imaginaire, violence et mythologie pour un théâtre ancré dans la réalité.

Quelle place occupe le théâtre au Mexique ?

Ximena Escalante : « Il y a un important problème de centralisation de la culture au Mexique. Sa place diminue à mesure qu'on quitte la capitale, sauf peut-être pour la peinture. D'une manière générale, la littérature, les beaux-arts ou le cinéma sont concentrés sur Mexico. Les mouvements culturels y sont très intéressants. Il y a de nombreux groupes urbains. Cela se joue également au niveau géographique de la ville : la culture n'est pas la même au nord et au sud, où sont situées les universités de théâtre qui drainent les auteurs les plus actifs et les mises en scènes les plus importantes. Le mouvement des écrivains est important et entretient des liens étroits avec l'activité théâtrale. Près de l'université, il y a le théâtre des beaux-arts qui constitue une alternative au théâtre d'avant-garde. Malheureusement, on retrouve aussi beaucoup de théâtre commercial du même acabit que celui des comédies new-yorkaises.

A quoi tient, selon vous, la difficulté à diffuser des œuvres théâtrales mexicaines en France ?

« Je crois qu'il est important de préciser une chose : *Le Miroir qui fume* est la première maison d'édition française à diffuser des œuvres théâtrales mexicaines avec à sa tête un seul homme, Manuel Ulloa qui, depuis son arrivée en France, a choisi de promouvoir ce théâtre en réunissant pour cela toute une équipe d'auteurs mexicains et de traducteurs. Désormais, cette édition comporte la plus importante collection d'écrivains mexicains traduits en France. C'est une collection intelligente avec des choix pertinents, il est dommage que les livres ne soient pas plus distribués.

D'autres distributeurs plus importants existent et travaillent à un niveau international mais uniquement pour les romanciers. Le théâtre est une littérature qui n'est lue que par les personnes du milieu. Les autres personnes vont au théâtre pour en voir mais non en lire. Heureusement, les choses évoluent. Désormais, dans les salons du livre à travers le monde, le théâtre commence à être pensé en terme de lecture. Jusqu'à récemment, au Salon du livre, à Paris, j'étais la seule écrivain de théâtre mexicain présentée. Cela renvoie également au fait qu'aujourd'hui il est très difficile d'être écrivain de théâtre et femme.

Quels sont les sujets abordés dans la littérature mexicaine et au théâtre en particulier ? Dans ce contexte, où votre travail se situe-t-il ?

« Il y a une très forte tradition littéraire au Mexique. Les romanciers et écrivains de théâtre sont occupés et préoccupés par les questions de la violence, de la pauvreté et de la marginalité. Cela concerne également une grande quantité d'écrivains de théâtre qui travaillent sur un aspect très sordide de la réalité sociale. Ce type d'écriture ne m'intéresse guère. Cela ne veut pas dire que je ne suis pas concernée ou engagée politiquement, la question politique m'intéresse énormément. Je travaille davantage sur des dimensions poétiques, divertissantes, ludiques ainsi que sur les possibilités que propose la langue. Mon travail, dans le contexte mexicain, se distingue de l'importante génération qui écrit sur le pathétique du monde social. Ma recherche est assez différente, car je travaille sur des personnages de la mythologie grecque ; je me suis également attelée à des artistes et écrivains tels que Colette, Frida Khalo, Tennessee Williams, mais aussi au soufisme ; j'ai écrit un texte sur l'histoire du Mexique : *Neurasthénie*, un autre sur l'escrime : *Toucher*. Chaque chemin est une investigation pour jouer avec les possibilités de la fiction. Je travaille davantage sur un aspect de la littérature au sein même de la littérature... Cela fait dix ou douze ans que mes pièces sont mises en scène au Mexique ainsi que dans d'autres pays et qu'elles sont presque toutes publiées.

Quelles sont vos sources et influences en matière d'écriture ?

« Je suis très influencée par les écrivains grecs et la mythologie. Il y a Strindberg également, c'est un auteur que j'ai étudié très jeune... Au Mexique, j'ai travaillé avec un professeur polonais la mise en scène dans son rapport à la fiction. Il m'a beaucoup influencée en terme d'imagination théâtrale, en opposition à la formation très classique de la littérature que j'ai reçue en Espagne. Je viens d'une famille de théâtre, j'ai passé mon enfance dans le théâtre de mon grand-père. A vingt ans, je me suis dit que je voulais être moi-même, et non pas "la fille de" et encore moins "l'élève de". Mon travail est finalement une lutte contre mes influences. Je pense débiter un nouveau cycle d'écriture, où j'écris ce que je veux. Je me perçois comme une débutante, vraiment.

En quoi la mise en scène de Sylvie Mongin-Algan diffère-t-elle de ce qui a pu être présenté de votre travail au Mexique ?

Cela tient surtout à une sensibilité, une manière de voir les choses. Sylvie a tendance à préférer travailler sur les relations sentimentales entre les personnages, là où le théâtre mexicain se penche davantage sur la violence, des choses plus crues. La précédente version créée au Panta théâtre de Caen comportait un aspect humoristique avec des personnages de farce.

Dans le texte de *Moi aussi je veux un prophète*, il n'y a pas de personnage principal, tous sont de même importance. Toute la difficulté pour le metteur en scène est de placer tous les personnages sur le même niveau et de décider du principal chemin à prendre. Si l'intrigue est envisagée du point de vue par exemple de la maîtresse, c'est une catastrophe sociale, tandis que du point de vue d'Hérode le roi, il s'agit de l'histoire d'une crise existentielle. La mise en scène de Sylvie fait jouer les différentes relations entre les personnages et fait ainsi ressortir l'aspect poétique de la pièce, la violence étant évitée. J'ai beaucoup aimé cette version. Avec cette mise en scène, la lumière tient une place de choix, et devient un personnage à part entière.

Quel est le fil conducteur entre les pièces du Polyptyque ?

« C'est un choix de Sylvie. Il s'agit de voir comment la mythologie peut être perçue d'un point de vue contemporain. La figure du prophète, issue de la Bible, n'appartient pas au cycle grec, mais c'est un personnage mythologique dans le monde actuel.

Pourquoi adapter des personnages mythologiques au monde contemporain ?

« Les personnages mythologiques me semblent être une synthèse, ils sont paradigmatiques de notre condition existentielle. Ils sont un modèle à partir duquel il m'est possible de modifier, de réinventer... les mythes pour moi ne sont pas dépassés, ils sont ceux d'aujourd'hui. Il y a des Phèdre, des Andromaque, des Œdipe qui marchent dans la rue. Nous sommes tous ces personnages. Il me plaît de les imaginer comme des archétypes de Troie, de Mycènes, d'Athènes. Pour moi Athènes est la ville d'aujourd'hui. Les archétypes dans la société demeurent les mêmes à travers le temps. Dans les mythes se joue la question paradigmatique des archétypes où la mystique, comme condition de la personne se perçoit très clairement. Je m'intéresse au lieu où se situe la divinité dans la vie quotidienne.

Votre écriture est drôle, poétique mais traite avec puissance de la violence. Quelle violence dénoncez-vous ?

« La violence entre homme et femme plus particulièrement dans la relation amoureuse me préoccupe beaucoup, que celle-ci soit évidente ou plus occulte. Je travaille également les différentes étapes de la sexualité, l'impossibilité de l'équilibre, de la sexualité accomplie. Je pense que la violence dans la relation homme / femme rythme quotidiennement leur communication. Le mécanisme subtil de la violence se manifeste sous divers aspects du quotidien comme chez Strindberg.

Est-ce une prise de distance par rapport à la situation au Mexique ?

« J'ai récemment écrit une pièce de théâtre : *Neurasthénie*, que m'a demandée une institution mexicaine pour le bicentenaire de l'indépendance. J'ai donc écrit sur des personnages de cette période, notamment celui d'une femme très riche qui a payé la guerre. Alors que j'écrivais la pièce, je me suis rendue compte que l'histoire du Mexique ne m'intéressait pas. J'ai fait un parallèle entre la guerre d'indépendance et la guerre contemporaine qui avait lieu à ce moment-là dans ma rue où il y avait des travaux et qui ressemblait à une géographie apocalyptique. Je me suis retrouvée dans un univers hostile où tout le monde était en colère. J'ai donc mis en écho cette guerre du quotidien, dans la rue et celle de l'indépendance du Mexique. Je pensais écrire là une pièce engagée et sérieuse et en fait ce fut une pièce très drôle qui a fait rire tout le monde. J'ai été surprise de cet effet inverse produit. On retrouve d'ailleurs cette contradiction dans la situation que nous avons au Mexique.

La place réservée au silence est très importante dans votre écriture. Cette particularité s'apparente à une porte ouverte. Dans *Moi aussi je veux un prophète*, le silence n'est-il pas synonyme de soumission ?

« Le silence est présent lorsque, à mon sens, la réponse est logique. Elle l'est tellement qu'il n'en devient pas nécessaire de l'écrire. A chacun d'interpréter ce silence. C'est pour moi une relation de l'écrivain au lecteur, cela jusqu'au spectateur dans cette liberté qui passe entre les mains du metteur en scène. Le personnage du prophète est effectivement soumis, réduit au rang d'objet, il est objet du désir. Le silence est présent dans beaucoup de mes pièces : *Moi aussi je veux un prophète*, *Phèdre*, *Colette* et *Andromaque*. Dans ma toute dernière pièce, les personnages vont et viennent, ils sont sans cesse occupés, par des vies très affairées. Il n'y a pas de temps laissé au silence. »

Elise Ternat

Les Trois-Huit

A la question : «qu'est-ce qu'un collectif artistique ?» les Trois-Huit, compagnie de théâtre, ont une réponse qui, depuis plusieurs années, est «la leur» : un collectif dont font partie tous les collaborateurs, artistes ou non, et qui travaillent ensemble sur différents projets de création, individuels ou collectifs : Vincent Bady, Anne de Boissy, Denis Chapellon, Julia Brunet-Ismaili, Sabrina Delenne, Magali Lapierre, Sylvie Mongin-Algan, Marie Nachury, Guy Naigeon, Marie-Emmanuelle Pourchaire.

Et pour les membres de ce collectif, le NTH8 est un lieu privilégié où se frotter, se confronter à d'autres artistes, isolés ou en collectifs. Un lieu essentiel aussi pour marquer d'intensité, de désirs et d'émotions, personnelles et collectives, notre rencontre avec le public, notre travail dans la ville. Tout ceci nous concerne donc tous, collectivement, dans l'état de notre monde...

Les Trois-Huit, compagnie de théâtre voit le jour en 1992 sous la forme d'un collectif artistique réunissant comédiens, metteurs en scène, auteur, techniciens et administrateurs de théâtre. Le collectif à sa création investit une friche industrielle à Villeurbanne-69, et en fait son lieu de travail : répétition des spectacles, construction de décors, ateliers théâtre, administration de la compagnie. Cette friche industrielle sera pendant dix ans un lieu ressource pour le public convié à des fêtes artistiques, ainsi que pour les compagnies de la région Rhône-Alpes qui viennent y travailler. Parallèlement la compagnie est en résidence dans de nombreux théâtres en Rhône-Alpes (Ain, Ardèche, Rhône...) et prend en charge pour deux années consécutives l'organisation du festival d'Alba La Romaine. En 1999, elle est sollicitée par la Ville de Lyon, avec l'accord et le soutien de ses tutelles (DRAC, Région) pour l'écriture d'un nouveau projet théâtral dans le 8e. Elle est ainsi missionnée à la direction du Nouveau Théâtre du 8e en 2003. Depuis 1992, les Trois-Huit ont créé plus de 50 spectacles dans : des musées, des usines, des cafés, des mairies, des écoles, un pré, un site préhistorique, des théâtres gallo-romains, un hippodrome, une cour d'Hôtel de Ville, un ring, des salons-salles à manger, des rues, un parking, une cour de château, un terrain de sport, une abbaye, des musées, un abri anti-atomique... sans oublier les théâtres. Les Trois-Huit conçoivent le théâtre sous la forme d'une activité continue de création, s'attachent à questionner le répertoire théâtral, à susciter pour la scène l'écriture contemporaine, à développer un espace public d'échange, à proposer des occasions nouvelles de rencontre avec les spectateurs, à soutenir la formation et l'insertion de jeunes comédiens, en rassemblant depuis 16 ans leurs forces dans un désir commun de théâtre.